

La croix et la charrue
Traces et dynamiques de la christianisation
des campagnes africaines de l'Antiquité tardive*

Taher Ghalia

(Institut national du Patrimoine)

Introduction

Paul Veyne, dans son ouvrage foudroyant *Quand notre monde est devenu chrétien* (2008), s'attache à déchiffrer la formidable ascension du christianisme – ce chef-d'œuvre de création religieuse – qui, entre 312 et 400, s'est imposé sur l'ensemble de l'Empire. D'une plume à la fois érudite et acérée, il retient trois éléments clés : d'abord, la conversion sincère de l'empereur Constantin, qui, en se plaçant en maître de l'Occident, se donna pour mission de sauver le monde par le christianisme. Ensuite, ce même Constantin, aspirant à incarner l'empereur idéal, se vit contraint d'adhérer à une religion grandiose ; et, en dépit de son statut de secte minuscule à l'époque, le christianisme offrait une vision avant-gardiste, un gigantesque plan d'amour pour le salut éternel de l'humanité. Enfin, plutôt que d'imposer sa foi, Constantin se contenta de soutenir financièrement et administrativement les chrétiens, permettant ainsi l'essor d'un réseau d'évêchés disséminé aux quatre coins de l'Empire. Par un processus presque insidieux, les foules païennes se laissèrent doucement glisser vers la nouvelle foi, et, sans le sang des martyrs, le chrétien devint une identité aussi naturelle que celle de ses prédécesseurs païens.

*Conférence tenue le 19 Février 2025 à Tunis au siège de l'Institut national du Patrimoine en clôture du projet Atlas : <https://atlas-citties.comme/fr/show>. Je remercie Amine Kabour pour sa présence à la conférence et sa relecture du texte présenté.

Selon Lactance et Eusèbe de Césarée, cette conversion s'enracine dans une vision énigmatique : les deux premières lettres grecques du nom du Christ auraient illuminé l'esprit de Constantin, la veille de la bataille décisive du Pont Milevius contre Maxence. Un songe mystique suivit, dans lequel le Christ lui ordonna d'arborer son *signum* pour assurer la victoire. Telle est la légende – presque mythique – du triomphe du christianisme, dont les retombées politiques furent analysées avec finesse par Yvon Thebert, révélant la subtile emprise du pouvoir sur la sphère religieuse. Ce retournement de situation, couplé à une prolifération des activités pastorales dans les évêchés, urbains comme ruraux, transforma cette parole « par ce signe tu vaincras » en un leitmotiv iconographique, dont le monogramme constantinien évolua pour aboutir à la croix, désormais empreinte indélébile de la foi sur terre.

Les données historiques sur la christianisation des campagnes africaines

L'ère augustinienne (354-430) marque le déclencheur d'une politique audacieuse d'évangélisation des espaces ruraux. Après la conversion progressive d'une frange des grands propriétaires et la reconversion des vastes domaines en Proconsulaire, l'Église s'empara des campagnes en érigeant des édifices de culte. Ce geste novateur redessina les territoires, les soumettant à une autorité morale fondée sur des critères démographiques et géographiques. La *cura animarum* devint alors le pilier de la politique chrétienne, et l'émergence des évêchés ruraux se révéla inéluctable. Inspiré par son idéal d'ascétisme, saint Augustin insuffla une dynamique nouvelle en favorisant la création de monastères dans son diocèse.

L'évêque d'Hippone se distingua en luttant contre le schisme donatiste, véritable séisme qui secouait l'Afrique, et particulièrement la Numidie. En étroite collaboration avec Aurélius, évêque de Carthage, il anima pendant près de quarante

ans l'action collective de l'épiscopat catholique africain, que ce soit dans la tourmente donatiste ou lors de la polémique pélagienne. On se souvient ici que le conflit entre catholiques et donatistes naquit du comportement ambigu des autorités religieuses, qui, sous la pression impériale, s'étaient montrées conciliantes lors de la grande persécution de Maximien en 303. Ce contexte, que Michel Foucault nous incite à interroger sous l'angle des relations de pouvoir, illustre comment les discours et les pratiques religieuses deviennent les instruments d'une régulation sociale et politique.

Paradoxalement, ce tumulte donna aussi naissance à un mouvement insurrectionnel. Au IV^e siècle en Numidie, les circoncillions – issus de la paysannerie – tentèrent d'ériger leur propre hiérarchie religieuse, bâtie sur un ascétisme extrême et l'exaltation du martyr, et prônant une justice populaire résolument violente contre les grands propriétaires terriens. Ce mouvement charismatique, porté par une « élite » rurale itinérante, fut rapidement étouffé par les autorités locales et impériales, demeurant confiné à la Numidie et partiellement à la Proconsulaire.

La période vandale (439-533) constitua un frein brutal au programme de christianisation des campagnes africaines. Par des mesures confiscatoires et des interdictions d'exercice, les rois vandales s'attaquèrent au clergé catholique, martyrisant certains et contraignant d'autres à l'exil. Victor de Vita, témoin incontournable de cette « guerre de religion » opposant catholiques et vandales ariens fait abstraction de la vie spirituelle rurale, révélant ainsi une tolérance ambivalente envers la pratique monacale isolée dans les campagnes.

À l'ère byzantine, l'Église d'Afrique retrouva peu à peu son autorité morale sur des populations rurales demeurées fidèles au catholicisme. Dès la reconquête de 533, le pouvoir byzantin restitua les biens confisqués – comme le rapporte Procope –

marquant le début d'une phase de prospérité relative, avec la restauration et la création de nouveaux lieux de culte en symbiose avec l'autorité impériale. Dans une province africaine en mutation, les villes en déclin municipal et les campagnes vulnérables furent intégrées à un vaste programme de renaissance de la foi, soutenu par une restructuration innovante du système de gestion territoriale – illustrée par un réseau stratégique de forteresses byzantines. L'Église africaine se vit ainsi confier une double mission, à la fois spirituelle et civile, en parfaite adéquation avec les exigences de l'État.

Mais l'avènement de l'époque arabo-islamique, dès le VIII^e siècle, sonna le glas du christianisme rural africain. Les riches terroirs agricoles, notamment au cap Bon, furent redéfinis au profit des dignitaires arabes et de leurs coreligionnaires, et une grande partie de l'élite choisit l'exil en Italie, notamment en Sicile. Abandonnées par la désertion des églises, les populations paysannes n'eurent d'autre choix que de se tourner vers l'Islam. Seules quelques communautés chrétiennes, principalement urbaines, parvinrent à subsister dans des cités créées ou dominées par les Arabes, profitant d'un climat de tolérance en Ifriqiya arabo-islamique jusqu'au XI^e siècle. La mainmise des Almohades au XII^e scella définitivement le sort des dernières communautés chrétiennes africaines, désormais confinées aux marges d'un paysage religieux en mutation.

Les témoignages archéologiques

Les vestiges archéologiques offrent un éclairage saisissant sur la christianisation de l'espace rural en Afrique, révélant les mécanismes subtils et les facteurs multiples qui ont favorisé l'adhésion des communautés paysannes à la nouvelle foi. Les fouilles et prospections, véritables témoins de l'histoire, dévoilent des cas emblématiques qui enrichissent notre compréhension du phénomène.

Plusieurs fondations d'églises, datées des IV^e et Ve siècles, s'insèrent dans le contexte de cette transformation, stimulée par des mesures impériales visant à éradiquer les cultes païens et à fermer les temples dans les campagnes africaines. La phase byzantine, quant à elle, s'inscrit dans une période de stabilité sociale et de renaissance spirituelle, suite à l'effondrement du royaume vandale, avec la restitution des biens ecclésiastiques. L'inscription sur la cuve baptismale de Demna, par exemple, proclame haut et fort l'unité retrouvée de l'Église locale – véritable affirmation de sa mission de *cura animarum*.

La prolifération des églises s'opéra en grande partie au sein de domaines privés, initialement grâce aux largesses des propriétaires terriens – membres des élites curiales ou *honorati* – dont la conversion amorça dès le IV^e siècle. La dernière génération d'édifices ruraux témoigne d'une redistribution post-vandale, où certains biens furent attribués à l'Église catholique. La paysannerie, majoritairement constituée de colons exploitant notamment les grands domaines de la Proconsulaire, subissait souvent la poigne répressive de ses seigneurs, comme en témoignent les griefs relevés par les circoncillions en Numidie. Ainsi, la christianisation, qui visait à homogénéiser ces populations, s'avéra un chantier lent, intimement lié à la conversion progressive des propriétaires eux-mêmes.

Sous l'impulsion byzantine, le développement des activités religieuses en milieu rural s'amplifia, élargissant le champ de compétences du clergé local et renforçant la supervision spirituelle des communautés. Ces églises, que l'on qualifierait aujourd'hui de *parochiae* à la fin de l'Antiquité, étaient d'abord de simples lieux de rassemblement pour les fidèles, dotés d'un clergé étroitement lié à leur évêque. Des dédicaces – telles celles d'Ommsetren au cap Bon et d'Henchir Béghil – témoignent d'une prémisses d'autonomie vis-à-vis des centres urbains, une dynamique qui, hélas, fut probablement stoppée par la conquête arabo-islamique.

L'hypothèse "séduisante" d'une présence de diocèses ruraux chargés de coordonner l'action du réseau des églises rurales, est fragilisée par l'absence de témoignages historiques fiables. En tenant compte de certains indices, on peut envisager pour certains cas d'églises rurales implantées dans des territoires peuplés et dynamiques sur le plan économique, un rôle aussi important que celui de la villa. C'est autour de ces églises, fonctionnant comme des microcosmes, que se groupèrent l'habitat et les activités économiques de type artisanal. Jouissant d'une autonomie de gestion, elles auraient accédé à un statut de type "paroissial" au sens initial du terme, comme cela a été démontré pour la Gaule de l'Antiquité tardive.

À Demna, la surprenante coexistence entre une église et un entrepôt de transit, fonctionnant tel un marché rural, laisse entendre que l'Église locale jouait un rôle socio-économique capital. Ce constat souligne la diversité des ressources financières mobilisées pour couvrir les frais de gestion et financer les œuvres sociales – notamment via les diaconies, qui administraient les biens ecclésiastiques au service des plus démunis. Si l'organisation financière de l'Église tardive reposait sur les offrandes des fidèles, les largesses de l'État et les revenus des propriétés, force est de se demander quelle était, à l'instar des provinces orientales, l'ampleur du pouvoir politico-économique des Églises africaines dans la gestion des cités et des territoires ruraux.

La richesse du programme architectural de certaines églises témoigne de l'importance des investissements consentis pour ancrer les populations rurales et métamorphoser leur sensibilité religieuse. Les plans adoptés, à la fois innovants et fonctionnels, s'adaptaient aux exigences du culte et aux flux de fidèles et du clergé, parfois en s'inspirant de modèles extérieurs – comme en atteste l'église de Marie d'Henchir Béghil. L'ornementation, parfois luxuriante, est le fruit d'ateliers locaux ou itinérants, usant des *spolia* ou d'éléments décoratifs en marbre importé d'Asie

mineure. La présence de mosaïques de sol aux décors figuratifs, orchestrées par un programme iconographique réfléchi, véhicule des concepts ecclésiologiques forts. Par ailleurs, les mosaïques funéraires – couvrant les tombes des fidèles et du clergé – viennent sublimer le sol de la maison de Dieu, symbolisant l’assemblée des âmes pour le présent et l’éternité.

Les indices archéologiques révèlent également la structure de la synaxe, dont les piliers fondamentaux sont l’instruction, le baptême et la sainte communion. Les rapports étroits entre architecture et liturgie attestent d’un rituel élaboré, enrichi par des influences extérieures : l’introduction de l’ambon ou du *pulpitum*, l’orientation des absides vers l’Est, le positionnement stratégique de l’autel au chevet, ainsi que le rôle essentiel des sacristies. L’adoption précoce de cuves baptismales de dimensions modestes suggère l’émergence d’une pratique novatrice autorisant le baptême des enfants – autant de pistes à explorer pour nos recherches futures.

La présence de mosaïques votives, qu’elles soient anonymes ou porteuses des noms de généreux donateurs, traduit l’ouverture de l’évergétisme chrétien à des couches sociales plus modestes que les élites traditionnelles. Cet effort collectif, véritable « luxe pour Dieu », se mesure par l’ampleur des programmes de construction et l’opulence de l’ornementation, révélant une diversité des financements orchestrée par des responsables ecclésiastiques, avec l’aval du pouvoir politique.

Conclusion

La christianisation des campagnes africaines de l’Antiquité tardive se lit comme l’aventure d’un semeur et sa charrue : à l’image de la parabole du Christ, LUC 9, la foi est semée, graine par graine, sur un sol à la fois ancien et en pleine mutation. Ici, les paysans, héritiers de traditions millénaires païennes, accueillent avec une

audace presque subversive une spiritualité qui réinvente les rapports de pouvoir – une transformation que Michel Foucault aurait savourée pour sa finesse dans l’art de déconstruire l’ordre établi. Comme dirait Christopher Hitchens, cette conversion n’est pas une soumission, mais une rébellion intellectuelle, une fusion éclatante entre tradition et modernité qui continue d’inspirer nos recherches.

Le projet de reconstitution en 3D de l’église de Marie d’Henchir Béghil dans la basse vallée de La Mejerda, accompagné d’une visite virtuelle en cours de finalisation, s’annonce comme un modèle exemplaire de valorisation patrimoniale – un pont entre un passé riche en complexités et un présent qui se veut à la fois moderne, audacieux et résolument éclairé par l’esprit critique.